

Le désir d'un pays

Léon Debien

Volume 9, numéro 3 (51), mai-juin 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60588ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Debien, L. (1967). Le désir d'un pays. *Liberté*, 9(3), 44–47.

LE DESIR D'UN PAYS

*La nuit n'a pas tout dit du mystère de l'eau
Et je viens d'un pays plein d'étoiles de mer*

*J'ai marché dans le vent plus blanc qu'une femme
Et ma tête a tourné comme une feuille morte
J'ai marché sous la pluie plus chaude que le lait
Et ma soif a brisé les enfances masquées
J'ai marché bien longtemps dans la neige des nuits.
Libre de tout souci
Cueillant aux vergers de l'aurore
Les fruits de l'amitié et des rêves de jeunes filles*

*Puis j'ai erré longtemps solitaire et perdu
Au milieu des forêts habitées par des songes
J'ai marché dans des lieux inconnus et hostiles
Pleins de monstres dorés tenant entre leurs serres
Ces rêves aux yeux crevés et aux lèvres rongées
J'ai marché j'ai marché dans l'hiver éternel
Ivre de soleil
Sablé
Au creux de la main
J'ai marché j'ai marché de cette marche lourde
Epuisant l'espérance d'un pays familier*

*Maintenant je suis las de cette marche vaine
Car les routes sont bloquées et refusent les brèches*

*Un cri long et funeste se dresse comme arbre
Dépouillé de son coeur
Et l'odeur de la mort rôde autour de moi*

II

*Voici que le soleil se crispe à l'horizon
Enfumé par la haine et la colère des hommes*

*Voici que les enfants ignorent le printemps
Et que leurs pieds légers ont cessé de courir
Dans tous ces champs noircis
Aux crématoires nouvelles*

*Voici que les prophètes s'engueulent aux coins des rues
Et qu'ils s'arrachent
En criant
De tristes fruits pourris
Cueillis aux vergers des canons épuisés*

*Voici que les villages connaissent l'incendie
Et les cris étouffés des grands arbres abattus
Ecrasant les yeux bleus des oiseaux déplumés*

*Voici la mécanique avec ses cris d'obus
Voici les chefs d'état qui reçoivent de l'or
En échange de leurs fils qu'on transperce de fers*

*La terre n'est que cendres qui assèchent les plantes
Et les pans de forêts brûlent sans arrêt
La mer n'est plus verte ni pleine de pêcheurs
Elle se tache de sang et de cris métalliques*

Et mon pays en agonise secoue sa tête de Méduse

Sur ces têtes civiles qui crachent leur venin
Tournez tournez tournez
Au bout de mes bras
Chemins de mon pays
Allez paver le ciel de ces routes humaines
Pour qu'il s'enracine dans tous les lieux perdus
Allez pavez le ciel de ces routes maudites
Pour qu'il résonne aussi de ces cris de pendus
Allez paver le ciel de ces routes de guerre
Pour qu'il connaisse enfin les chants de notre terre
Tournez tournez tournez
Chemins de mon pays
Pauvre pays sans maître fasciné par les mers

V

Plus libre que le vent plus libre que la mer
Je connais maintenant les kermesses astrales
Et Pégase m'emporte sur ces routes nouvelles
Ecrasant fougueusement les vipères chimériques
Et la cavalcade des étoiles
Fait naître en mon rêve
Le désir d'un manège
Qui tourne tourne tourne sur des chevaux de neige

Et moi
Etrange chevalier dans ce pays d'écume
Je convie à la fête les enfants apatrides
Puis mes bras se replient
Ramenant doucement le filet de mes routes
Qui porte dans ses mailles des étoiles de mer
Ces fleurs de mon pays
Belles endormies
Sous des ombrelles de méduses